L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 3 AOUT 1859.

Imprimé et publié par
Cie F. WEISSE & Co.
...PROPRIETAIRES;
G. F. WEISSE. E. DUFOUR.
E. DUVERGER. S. HARBY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI MATIN, 3 AOUT.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'Abeille sont autorisés à recevoir des abonnemens "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par le Shérif—Le fonds d'une pharmacie, rue du Bassin, entre St Pierre et Toulouse—Et rue Nayades No 106, des meubles des comptes et réclamations.

Par A. Boutigny—à la dernière résidence de Félicite Labranche, veuve Edmond Fortier—meubles, argenterie et argenterie plaquée.

Par B Turpin 56 Vieille Levée—Comestibles, provisions, liqueurs, huile, denrées diverses.

LA QUESTION MEXICAINE.

La presse américaine se préoccupe beaucoup depuis quelque temps de la question mexicaine, question qui nous intéresse certes infiniment plus que celle d'Italie, et dont la solution ne saurait être toujours différée. S'il est une force que possède le gouvernement américain, c'est la force d'inertie, la résistance au progrès; il semble le plus souvent sourd et aveugle, tant est grande son apathie. Rien ne l'émeut, rien ne le fait sortir de son indifférence ou plutôt de sa torpeur.

Le Mexique est en proie aux convulsions de l'agonie; la France et l'Angleterre assistent aux derniers momens du moribond, prêtes à offrir leurs services au premier appel de celui-ci; et nous, dans notre stupide magnanimité et notre désintéressement ridicule, nous restons éloignés pour n'avoir point l'air de convoiter la succession de nos voisins.

L'heure de l'intervention a pourtant sonné; le rôle de médiateur entre les partis ou plutôt les factions qui déchirent le Mexique nous est aujourd'hui impérieusement imposé par les circonstances. Notre intérêt, celui des Mexicains et de la civilisation nous commandent également de mettre un terme à un état de choses dont s'indignent et se scandalisent à bon droit l'Europe et l'Amérique et qui finirait par compromettre notre sureté.

Le respect des nationalités doit, nous le savons, être le premier souci des gouvernements honnêtes. Mais les Mexicains ne constituent plus une nationalité; divisés en une infinité de bandes rivales, que commandent des chefs plus avides qu'ambitieux, ils se font une guerre acharnée, se dépouillent, se bannissent et s'entre-égorgent. Le pillage et le meurtre sont-ils pour un peuple des droits inviolables? Si on les trouve inscrits dans le code international, nous n'avons qu'à nous croiser les bras et à laisser nos voisins consommer leur suicide. Si, au contraire, l'attentat à la vie et à la propriété est un crime, au point de vue national comme au point de vue individuel, l'intervention devient pour nous un devoir.

Cette intervention des Etats-Unis dans les affaires du Mexique serait d'autant plus légitime qu'un grand parti la réclame de l'autre côté du golfe. Les libéraux seraient heureux du concours de l'Union et le sollicitent instamment. On leur a dit et on leur répète encore qu'en appelant à leur aide de puissants voisins, ils se livrent à la merci de ces derniers, que les Américains se dédommageront amplement des services qu'ils auront rendus, enfin qu'ils s'installeront dans le pays et refuseront d'en sortir.

Où serait le mal, grand Dieu! et quelle est aujourd'hui la position du Mexique pour qu'il ait à regretter une transformation de gouvernement. L'annexion aux Etats-Unis serait le plus grand bienfait qu'il put espérer; reste à savoir si l'avantage serait égal pour l'Union et si les sacrifices qu'elle serait obligée de faire ne dépasseraient pas la valeur de sa nouvelle conquête.

Les Mexicains, en s'incorporant dans l'Union, ne cesseraient pas, ce nous semble, d'être Mexicains et conserveraient tous les privilèges qu'ils exercent aujourd'hui, moins celui de faire des pronunciamientos et de se tirer des coups d'escopette. Leurs Etats deviendraient, comme les nôtres, des Etats souverains, ce qu'ils ne sont pas à cette heure. Ils entreraient purement et simplement dans une confédération dont tous les membres s'engagent à se défendre et à se protéger mutuellement. L'Union est une association d'Etats dont chacun de ceux-ci conserve sa liberté et exerce tous les droits qui ne sont pas absolument nécessaires au gouvernement central pour l'administration des affaires communes. Lorsqu'un individu entre dans une société commerciale, aliène-t-il sa liberté?

Il faut se garder de prendre des chimères pour la réalité. Les Mexicains, par exemple, ont tous les ans ou même deux fois par an une constitution nouvelle; s'il leur plait de l'échanger contre la constitution des Etats-Unis, renoncent-ils pour cela à leur nationalité? Non, puisque leur puissance, qui puissance il y a, reste la même, avec cette seule différence qu'au lieu de se manifester isolément elle se fond dans celle d'une société et change de nom. La république cessera de s'appeler "Etats-Unis du Mexique" pour s'appeler "Etats-Unis d'Amérique". Est-ce cette différence de mots qui empêcherait les Mexicains d'échanger leur servitude, leurs misères, leur faiblesse, leur avilissement et leur abjection contre la tranquillité, la force, l'indépendance, la grandeur et la prospérité que leur assurerait l'annexion à l'Union?

Il serait temps que les peuples s'affranchissent de l'empire absurde que des mots vides de sens ont trop longtemps exercé sur leurs destinées et qu'ils traitassent les affaires qui les concernent comme de simples individus traitent les leurs. C'est le bon sens pratique qui constitue la véritable supériorité d'une nation et qui la place tôt ou tard à la tête des autres peuples.

Le Mexique se consume en stériles révolutions, qui se traduisent pour les Etats-Unis en une perte d'un million de piastres par mois, montant que réaliserait notre commerce si la guerre civile qui règne chez nos voisins ne le paralysait. Sachons une bonne fois prendre une attitude qui décide du sort du Mexique et lui fasse partager notre prospérité. Ce ne sera pas une œuvre entièrement désintéressée, puisque nous y gagnerons aussi. Lorsque le devoir et l'intérêt se réunissent pour commander un acte, l'abstention devient une sottise en même temps qu'une faute.

EUROPE.

Le *Moniteur* de Paris a publié la proclamation dans laquelle Napoléon III apprend à ses soldats quelles sont les bases de la paix.

"Le but principal de la guerre, y est-il dit, est atteint et l'Italie va devenir, pour la première fois, une nation. La Vénétie reste à l'Autriche, il est vrai; mais elle sera, néanmoins, province italienne, et fera partie de la confédération italienne. L'union de la Lombardie et du Piémont nous donne un allié puissant, qui nous devra son indépendance. Les gouvernements italiens qui sont restés inactifs ou qui ont été rappelés dans leurs Etats, comprendront la nécessité de réformes salutaires. Une amnistie générale effacera les traces des discordes civiles. L'Italie, maitresse désormais de ses destinées, n'aura qu'elle même à accuser si elle ne progresse pas régulièrement dans la voie de l'ordre et de la liberté. Vous retournerez bientôt en France.

"Un pays reconnaissant y recevra avec transports ces soldats qui ont élevé si haut la gloire de nos armes à Montebello, Palestro, Turbigo, Magenta, Marignan et Solferino, qui en deux mois ont délivré le Piémont et ne se sont arrêtés que parce que la lutte allait prendre des proportions qui ne s'accordaient plus avec les intérêts que la France avait dans cette guerre formidable. Soyez donc fiers de vos succès, fiers des résultats obtenus, plus particulièrement fiers d'être les fils bien aimés de cette France qui sera toujours la grande nation, tant qu'elle aura un cœur pour comprendre les nobles causes et des hommes tels que vous pour les défendre.

"Vallegio, 12 juillet 1859.

"NAPOLÉON."

Les conditions préliminaires du traité de paix sont annoncées en ces termes dans la *Correspondance* officielle autrichienne:

"L'Autriche et la France aideront à la formation d'une confédération italienne, à laquelle l'Autriche accède. La Lombardie, jusqu'à la ligne du Mincio, sera abandonnée, Mantoue, Peschiera, Borgoforto et toute la Vénétie restent possessions autrichiennes. Les princes de Toscane et de Modène retourneront dans leurs Etats. On accorde une amnistie générale."

François Joseph a quitté Vérone le 14, se rendant à Vienne. Dans un ordre du jour, publié le 12, il dit que l'Autriche a commencé la guerre pour maintenir ses traités sacrés, comptant sur le dévouement de ses peuples, la bravoure de son armée et ses alliés naturels. N'ayant pas obtenu l'appui de ses alliés, l'Autriche cède à une situation politique défavorable. L'empereur remercie cordialement le peuple aussi bien que l'armée, qui lui ont prouvé qu'il pourrait compter sur leur dévouement dans le cas de nouvelles luttes.

Le *Moniteur* de mardi, 12, renferme le paragraphe suivant:

"Senzano, 11 juillet 1859.

"La *Gazette* d'Augsbourg prétend que l'existence d'une maladie dangereuse dans l'armée française est la cause de l'armistice; mais nous pouvons donner un démenti formel à cette assertion. L'état sanitaire de l'armée française est excellent et dépasse même l'espérance que la chaleur et la fatigue qu'elle a endurées, permettait d'avoir.

Le roi de Sardaigne a adressé la proclamation suivante au peuple de La Lombardie:

"Le ciel a béni nos armes avec l'aide puissante de notre magnanime et valeureux allié, l'empereur Napoléon, et nous sommes arrivés en quelques jours, après avoir marché de victoire en victoire, sur les bords du Mincio. Aujourd'hui, je reviens parmi vous pour vous dire que le ciel a exaucé nos vœux. Un armistice, suivi par des préliminaires de paix, assure l'indépendance au peuple de la Lombardie. Selon vos désirs exprimés plusieurs fois, vous formerez désormais avec un ancien Etat une seule famille libre. Je prends vos destinées sous ma direction et j'espère trouver en vous ce concours dont le chef de l'Etat a besoin pour créer une nouvelle administration. Je vous dis, peuple de Lombardie, d'avoir confiance en votre roi. Etabli sur une base solide et impérissable, il donnera le bonheur au nouveau pays que le ciel confie à son gouvernement."

Elections d'août.

Les élections dans les Etats de l'Alabama, du Texas et du Kentucky ont eu lieu lundi. Celles du Tennessee se tiendront aujourd'hui, et celles de la Caroline du Nord demain. D'ici à la fin de la semaine nous en connaîtrons probablement le résultat.

Les candidats pour la place de gouverneur dans l'Etat de l'Alabama sont A. B. Moor, démocrate, et W. F. Samford, indépendant. L'élection du premier est certaine. Les bulletins reçus jusqu'à ce moment ne laissent aucun doute sur le triomphe de la démocratie nationale.

Au Texas, le général Houston se trouve opposé, comme candidat indépendant, au gouverneur actuel, M. H. R. Runnels, qui brigue la réélection. M. Houston ne sera pas aussi heureux qu'à San Jacinto.

Le Kentucky a été le théâtre d'une lutte extrêmement animée. Là, les partis sont bien tranchés; d'un côté se trouvent les démocrates, de l'autre leurs adversaires. Les uns et les autres ont des candidats pour toutes les places et n'ont rien négligé de ce qui pouvait leur assurer la majorité. Le peuple doit nommer, en outre de dix représentans au Congrès, un gouverneur, un lieutenant-gouverneur, un avocat général, un auditeur, un trésorier, un annotateur du Bureau des terres, un surintendant général de l'instruction publique, et un membre du Bureau des Améliorations. Les candidats rivaux pour le poste de gouverneur sont Beriah Magoffin, et Joshua F. Bell, de l'opposition.

La situation est aussi nettement dessinée au Tennessee. Le candidat des démocrates pour la place de gouverneur, est Isham G. Harris; celui de l'opposition, John Netherland.

Dans la Caroline du Sud, la campagne électorale a été très languissante. Cet Etat doit nommer six représentans au Congrès.

Dépêches télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

Arrivée de l'Ocean Queen.
DEFENSE DE NAPOLEON.
Félicitations à l'Empereur.

New-York, 2 août—Le steamship de la ligne Vanderbilt, *Ocean Queen*, qui est parti de Southampton le 20 de ce mois, est entré dans notre port ce soir.

Un sommaire de ses nouvelles ont été transmises de Cape Race par le télégraphe, mais elles sont anticipées par celles apportées par le *Kangaroo*. Néanmoins, voici que les faits qui n'ont pas été consignés:

Londres, 20 juillet—La compagnie du câble atlantique travaille activement à entrer en opération. Déjà les actions ont subi une hausse.

Le *Moniteur* de Paris, de ce matin, défend la politique suivie par l'empereur Napoléon, lors du traité de paix avec l'Autriche, et annonce qu'hier, 19, l'empereur a reçu les Grands Corps et les fonctionnaires d'Etat, qui lui ont présenté une adresse de félicitations d'une nature très satisfaisante, exprimant toute la joie qu'ont fait éprouver au peuple français les glorieux faits d'armes accomplis par l'armée française, et la satisfaction qu'il éprouve de l'heureuse conclusion de la paix.

En réponse à ces félicitations, l'empereur a fait un discours très bref, dans lequel il justifie les motifs qui l'ont porté à faire la guerre, et ceux qui l'ont conduit à conclure la paix.

Sandy Hook (New-York) 2 août—Le steamer *Persia*, parti de Liverpool le 23, n'est pas encore en vue.

Troupes américaines pour le Mexique.

Washington, 2 août—Des dépêches ont été reçues en cette ville, venant du Nord du Mexique, et annonçant que d'ici à trois mois il y aura trois mille hommes de troupes américaines sur les bords du Rio Grande, lesquelles seront bien armées et équipées pour marcher contre la ville de Mexico et exterminer toute la faction de Miramon.

Nouvelles de la Sonore.
Duel entre Mowry et Cross—Outrages commis par les Indiens.

Washington, 2 août—Des dépêches en date de Tuson 1er juillet disent qu'une rencontre a eu lieu entre le lieutenant Mowry et Edw. E. Cross, éditeur de l'*Arizonian*. Ils ont échangé quatre coups de feu sans résultat; puis les témoins ont arrangé l'affaire, à la satisfaction générale.

Les Indiens de la tribu Opata commettaient des déprédations dans la partie nord de Sonora; ils tuaient des hommes, s'emparaient des femmes et dévastaient tout le pays. Les troupes mexicaines paraissent avoir peur de ces Indiens, car elles ne vont pas s'opposer à leur brigandage.

Un citoyen américain a été incarcéré à Magdalena, on craint qu'il ne soit assassiné par les Mexicains.

Il est impossible de voyager avec sécurité en Sonora.

On pense que le lieutenant Mowry n'aura pas de concurrent comme candidat pour la délégation d'Arizona au Congrès.

NOUVELLES DE WASHINGTON.

Notre gouvernement a l'intention d'établir des postes militaires le long des frontières des contrées habitées par les Indiens Apaches.

Le président Buchanan est revenu à Washington aujourd'hui, en parfait état de santé.

L'ÉLECTION DANS L'ALABAMA.

Mobile, 2 août—Tout le ticket démocrate, en entier, pour les officiers du comté de Mobile, l'a emporté par une majorité de 500 voix.

Le colonel Stallworth, le candidat régulier des démocrates pour le Congrès, a été élu en ce district, par 3000 voix de majorité.

Les retours des parties éloignées de l'Etat ne sont pas encore parvenus, mais il n'y a pas de doute que le ticket démocrate de l'Etat l'a emporté.

Les élections au Kentucky.

Louisville, 2 août—Les retours de l'élection qui a eu lieu hier, indiquent que H. C. Burnett, démocrate de l'opposition, pour le Congrès, a été élu dans le premier district.

Samuel O. Peyton, démocrate, est probablement élu dans le second district congressionnel.

J. W. Bristow, candidat de l'opposition, dans le troisième district congressionnel, a été élu.

W. C. Anderson, de l'opposition, a été également élu dans le quatrième district.

J. Y. Brown, candidat démocrate régulier du 5me district—élu. Il est à croire que dans le 6me J. T. Garrard, également régulier, est élu.

Dans le 7me district, Robert Mallory, de l'opposition, a été élu.

W. E. Simms, démocrate régulier, est probablement élu dans le 8me district.

J. W. Moore, démocrate, dans le 9me district, est probablement élu.

Dans le 10me district, le démocrate régulier, J. W. Stevenson, est élu.

Si l'on peut se baser sur les retours parvenus jusqu'ici, Magoffin, le candidat démocrate pour la place de gouverneur, serait élu, et en comité réuni de la Législature, les démocrates auraient une faible majorité.

Elections à St Louis.

St Louis, 2 août—A l'élection qui a eu lieu hier, en cette ville et dans le comté, tout le ticket républicain a été élu par une forte majorité.

Philadelphie, 2 août—Richard Rush est mort en cette ville, hier.

Cincinnati, 2 août—Horace Mann, un des professeurs au collège d'Antioche, est mort aux sources Yellow, hier soir.

Marché de New-York.

2 août—Le marché au coton est calme—vente de 500 balles aujourd'hui, généralement au cours d'hier.

La farine a clos avec tiédeur et il s'en est vendu 7 500 barils dans la journée.

Le porc était languissant à la clôture—le mess valt $15 à 15 12 1/2; le whisky languit à 25 et 25 1/2; il en est de même du sucre; le muscovado est coté 5 3/4 à 6 1/2.

Steamboats descendus—Vicksburg 2 août—Le Lucy Holcombe est passé ici à 2 heures P. M.

CHRONIQUE LOCALE.

RECORDER SUMMERS.—Une Mme O'Neal a comparu hier devant le recorder Summers pour avoir troublé la paix et menacé, à deux reprises, d'assassiner Joseph Vandergrift. Le magistrat a exigé un cautionnement pour répondre de sa bonne conduite.

Thomas Fallon a été condamné à dix piastres d'amende pour avoir enlevé de la terre de la rue Julie sans l'autorisation du commissaire des rues.—George Lane a dû acquitter la même amende que Thomas pour s'être enivré et avoir occasionné des discordes dans l'établissement connu sous le nom de "Cassidy's Saloon" rue Gravier.

Eden O Keife se plaint d'avoir été mordue et assommée par Henry Miller et Sarah W. Miller.

—La séance a été interrompue un moment par la présence d'un énorme chien auquel on venait de faire manger un morceau de viande empoisonnée. Les femmes qui se trouvaient en Cour, s'imaginèrent que l'animal était enragé, se sont levées épouvantées de leurs sièges et ont poussé des cris assourdissants. Le portier n'a pas tardé à mettre fin à cette scène inaccoutumée en chassant le chien qui est allé mourir dans la rue.

RECORDER WILTZ.—George Stevens, homme de couleur libre, a reçu l'ordre de quitter l'Etat.

Le recorder a ordonné l'arrestation d'un homme de couleur libre qu'un affidavit accuse de receler Pierre, esclave de M. John Hughes, d'Alger. Le nègre a quinze ans.

J. Bryant et Frank McDermot que F. Guebie accusent d'avoir violemment assailli, se sont présentés devant le recorder. Frank a été acquitté et Bryant renvoyé devant la Première Cour de District.

Ann Carroll, accusée de bris de paix par Ann Wilson; Charles Cartie, d'assaut et batterie par L. McStacey; Oscar Boxell, accusé de port d'armes par Bernard A. Callaghan—subiront bientôt un interrogatoire.

Le tribunal a renvoyé de la plainte Geo. Williams accusé de larcin, Bridget Burke et Mary Sheridan accusées de s'être enivrées.

Allen Lyman a dit que Mme McIntyre, rue Villeré, avait troublé la paix.—Cautionnement.

L'avocat John Randolph accuse Charles Bernard de bris de paix et d'assaut et batterie.

HABEAS CORPUS.—On a demandé hier, devant le juge Duvigneaud qui remplace actuellement le juge Howell, un writ d'habeas corpus en faveur de trois jeunes gens accusés d'avoir tué Peter Munster, le 4 juillet dernier, à Alger.

Le but de la défense est de faire accepter un cautionnement. On sait que les prévenus ont été écroués en attendant leur comparution devant la Première Cour de District.—Le tribunal ne s'est pas encore prononcé.

LES DEUX CAS DE FIÈVRE JAUNE—Le Bureau de Santé s'occupe en ce moment des deux cas de fièvre jaune dont il a été question dans le journal d'hier.

Les renseignements obtenus jusqu'ici établissent que Martin Gavin, l'une des victimes, habitait la ville depuis sept ans et qu'à la suite d'une longue maladie, sa peau était devenue jaune. Le Bureau n'a pas encore terminé l'enquête relativement à Mme Donelly.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro qu'il n'avait pas été constaté de cas jusqu'ici à l'Hôpital de Charité.

ARRESTATIONS—M. Arthur McGill, le typographe qui fut poignardé le 3 juillet dernier, par M. W. H. C. King, foreman du Crescent, est beaucoup plus mal, de l'avis des médecins de l'Hôpital. Le recorder Summers a pris son témoignage. M. King a été arrêté.

—Robert Batafor a fait arrêter Thomas Murray, jeune homme qu'il accuse de vol d'une montre et d'une chaîne.

ACQUITTÉ—M. John M. Hall a retiré la plainte qu'il avait formulée contre M. Dryden, lieutenant du premier district.

Le maire a honorablement acquitté l'officier.

INJONCTION—Soixante propriétaires de cette ville ont présenté hier au juge Eggleston une pétition dans laquelle ils s'opposent aux chemins de fer projetés.

CHEMIN DE FER DE JACKSON.—Les eaux de la crevasse de Bonnet Carré s'étant presque entièrement retirées, la circulation interrompue depuis plusieurs mois sur le chemin de fer de Jackson, entre la Nlle-Orléans et la Passe Manchac, sera bientôt rétablie. La Compagnie fait réparer en ce moment cette portion de la voie que l'eau a recouverte, et les travaux seront bientôt terminés. Afin de protéger le chemin contre les dangers d'une nouvelle inondation, une forte chaussée sera construite du côté du fleuve. Si des crevasses se déclaraient l'année prochaine sur la rive gauche du Mississipi, on peut être certain d'avance que les eaux rencontreront, avant d'arriver au railway, une barrière infranchissable.

MUSIQUE NOUVELLE.—M. H. Fourrier vient de publier une mélodie intitulée *Guerre d'Italie*, dont il a composé le champ et les paroles. Nous accusons réception d'un exemplaire. Le morceau dont il s'agit est en vente chez les principaux marchands de musique et sera bientôt, nous n'en doutons pas, sur tous les pianos.

LIBRAIRIE FAYA.—Cette maison a reçu par le steamer *Grenada* plusieurs caisses d'excellents livres dont elle vient de terminer le déballage. Il y a dans cet envoi des ouvrages dont l'à-propos, dans les circonstances actuelles, les fera rechercher de tout le monde. Nous citerons, entre autres, *Les souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, par l'intrépide et malheureux général Clerc qui a trouvé récemment une mort glorieuse sur le champ de bataille de Magenta.

BAYOU LAFOURCHE.—Les eaux du Bayou Lafourche sont tellement basses, dit le *Pionnier de l'Assomption*, que le seul bateau qui le navigait—le *Silver Heels*—a dû interrompre ses voyages. Cet excellent bateau ne viendra, durant cette saison, que jusqu'à Donaldsonville. Les chalands feront, comme les années précédentes, le restant du trajet.

Voici la fin d'un article du *Journal des Débats* qui s'occupe de la constitution d'un grand royaume de la Haute Italie:

"Le grand-duché de Toscane n'en ferait point partie, non plus que les provinces de l'Etat de l'Eglise qui se sont insurgées contre l'autorité du Pape; il n'en est point question dans les circulaires de M. de Cavour, et il est aisé d'en pressentir les motifs: les Légations et les Marches, malgré leur insurrection déjà comprimée sur plusieurs points, sont toujours soumises en droit au gouvernement pontifical. Le Pape n'a point abandonné ses Etats, comme les ducs de Modène et de Parme et le grand-duc de Toscane; il a lutté, il lutte énergiquement, et non sans succès, contre les juntes qui ont voulu s'établir à Bologne et dans d'autres villes; il est d'ailleurs sous la protection spéciale de la France et de son souverain, et cette protection ne lui manquera point. Le Pape sait qu'il y peut compter.

"La Toscane est aussi dans des conditions spéciales. Les Toscans sont d'accord pour s'affranchir de la domination de l'Autriche, mais il y a en Toscane un parti nombreux qui voudrait rester Toscan. Il y a même à Florence une opinion assez accréditée qui aurait voulu "grouper autour de la Toscane "quelques provinces homogènes de l'Italie "centrale et constituer ainsi le nouveau "royaume italien." Si une telle ambition ne peut être satisfaite, la Toscane peut évidemment du moins rester ce qu'elle est et conserver son existence propre et indépendante. Dans ce cas, à qui seront confiées les destinées de la Toscane? Y rétablira-t-on la maison souveraine toute autrichienne qui y régnait encore il y a un mois, au risque de laisser une porte ouverte à l'Autriche pour reconquérir dans un temps plus favorable l'influence qui va lui échapper? Il s'est répandu dans la Toscane un bruit qui ne paraît pas dénué de tout fondement, et d'après lequel une autre combinaison serait préférée. Le jeune duc de Parme, dont les Etats seraient annexés au Piémont deviendrait grand-duc de Toscane, et recevrait de la sorte plus ou moins qu'une indemnité. M. de Cavour lui-même a peut-être contribué à accréditer le bruit de cet arrangement en rendant un juste hommage aux qualités personnelles qui distinguent S. A. R. la duchesse de Parme, et en exprimant le regret que le gouvernement de cette princesse "se soit laissé entraîner sur la pente où il glissait."

"Telle nous paraît être pour le moment la situation des choses en Italie, cette situation, qui s'est déjà manifestée par des actes nombreux et parfaitement caractérisés, est nettement décrite dans les circulaires de M. de Cavour, et c'est ce qui fait, à nos yeux, l'importance de ces documents diplomatiques dont les déclarations sont confirmées d'ailleurs par nos propres informations. Nous ne voulons point exprimer sur un tel sujet une opinion qui serait au moins prématurée, et que les événements pourraient modifier; nous dirons seulement que nous espérons voir sortir de la guerre une solution de la question italienne qui satisfera les vœux des peuples et leur assurera les bienfaits de la paix, de l'ordre et de la liberté."

Les aérostiers de l'armée.

La curiosité publique a été vivement surexcitée par les expériences d'observations aériennes que Godard a exécutées sous les yeux de l'Empereur, et à ce propos on rappelle que déjà, sous la première république, l'invention, alors récente, des aérostats fut mise en réquisition comme auxiliaire pour étudier les mouvements de l'ennemi. Mais peu de personnes connaissent les détails de cette campagne, qui valut au chef qui la dirigeait le grade de colonel, et la relation qu'il en a donnée lui même offre un intérêt d'à propos qui nous décide à en reproduire quelques passages:

"Le comité de salut public avait réuni auprès de lui, dit le colonel Coutelle, une commission de savants, parmi lesquels on comptait Monge, Berthollet, Guyton de Morveau, Fourcroy, Carnot, etc. Guyton proposa de faire servir l'aérostat aux armées, comme moyen d'observation. Cette proposition fut acceptée par le gouvernement, sous la condition de ne pas employer l'acide sulfurique, le soufre étant nécessaire à la fabrication de la poudre; la commission arrêta alors d'employer la décomposition de l'eau.

"Cette expérience, faite par le célèbre Lavoisier, et répétée dans nos cabinets, n'avait pu donner que de faibles résultats; une expérience en grand était nécessaire: il fallait pouvoir extraire 12 à 15,000 pieds cubes de gaz dans l'espace de temps le plus court.

"L'expérience réussit; je retirai 5 à 600 pieds cubes de gaz. Les membres de la commission, qui avaient été témoins de l'opération, furent si satisfaits, que dès le lendemain je reçus l'ordre d'aller en poste à Maubeuge proposer au général Jourdan l'emploi d'un aérostat dans son armée.

"J'arrivai à Beaumont couvert de boue, car j'avais été obligé de faire les six lieues de route à franc étrier, par des chemins si mauvais, que les équipages d'artillerie avaient de la boue par-dessus les moyeux des roues. Le représentant auquel je devais présenter mon ordre ne comprit d'abord ni ma mission ni l'ordre du comité de salut public, encore moins un aérostat au milieu du camp; il me menaça de me faire fusiller, avant de m'entendre, comme suspect; il finit pourtant par se radoucir, et me fit des compliments sur mon dévouement.

"L'armée était à Beaumont, six lieues au-delà de Maubeuge. L'ennemi, à moins d'une lieue de distance, pouvait nous attaquer à chaque instant. Le général me fit sentir [illegible] observation, qu'il m'engageait à porter au comité. J'arrivai à Paris, après avoir passé deux jours et demi et deux nuits à cette expédition.

"La commission sentit alors la nécessité de faire l'expérience entière avec un aérostat propre à enlever deux personnes, et le ministre mit à ma disposition le jardin et le petit château de Meudon.

"Il fallait inventer un fourneau, dans lequel je crus nécessaire de placer sept tuyaux, imaginer des appareils transportables aux armées, et une foule de choses nécessaires, que l'expérience, autant que la théorie, devait indiquer.

"Je proposai aux membres de la commission de me nommer Conté, que je leur avais fait connaître lors de ma première expérience. Conté consentit à venir s'établir avec moi à Meudon, pourvu que j'eusse seul toute la responsabilité, la correspondance avec la commission, et la comptabilité.

"Après quelques mois de travaux, le fourneau construit en partie par nos mains, les tuyaux mis en place, et tous les appareils disposés, l'aérostat fut rempli. J'en donnai avis à la commission; plusieurs de ses membres vinrent présider à la première expérience d'une ascension au moyen d'un ballon tenu par deux cordes.

"Les commissaires m'engagèrent à me placer dans la nacelle et me donnèrent une suite de signaux à répéter et d'observations à faire. Je me fis élever successivement de toute la longueur des cordes, 270 toises. J'étais alors à 250 toises environ au-dessus du niveau de la Seine; je distinguais parfaitement avec une lunette, les sept courbures de la rivière. Quand je voulais faire des signaux, je faisais couler le long d'une corde de petits sacs de sable porteurs de flammes diverses.

"Les expériences ayant complètement réussi, peu de jours après, le comité du gouvernement m'adressa le brevet de capitaine commandant les aérostiers dans l'arme de l'artillerie, attaché à l'état-major général.

"Je reçus en même temps l'ordre d'organiser une compagnie de trente hommes y compris le capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent-major faisant fonctions d'officier payeur, des sous-officiers et de me rendre à Maubeuge dans le plus bref délai.

....

"Les généraux autrichiens et les officiers de leur armée n'ont pas cessé d'admirer cette manière de les observer, qu'ils appelaient aussi savante que hardie. J'en ai reçu les témoignages les plus honorables, chaque fois que je me suis trouvé avec eux: il n'y a que les Français capables d'imaginer et d'exécuter une pareille entreprise, m'ont-ils répété, lorsque je leur ai dit qu'ils pouvaient en faire autant.

"Généralement, leurs soldats, qui tous voyaient un observateur qui plongeait sur eux et prenait des notes, étaient persuadés qu'ils ne pouvaient pas faire un mouvement sans être remarqués.

"Nos soldats étaient dans la même position et trouvaient, dans les observateurs un genre de bravoure nouveau qui excitait leur admiration et leur confiance.

"Dans nos marches, toujours pénibles, la surveillance continuelle ne permettant pas à aucun aérostier de quitter la corde qui retenait le ballon, il nous est arrivé de trouver sur notre passage des rafraîchissements préparés pour nous; souvent aussi les soldats des troupes légères nous apportaient du vin. Si le balancement qu'on éprouve, et qui est plus ou moins grand, suivant la force du vent, est souvent un obstacle à l'observation, lorsqu'on est obligé de se servir de lunettes (excepté dans les très grands vents, je m'étais accoutumé à m'en servir), je dois faire observer que le plus souvent on distingue, à la vue simple, les différents mouvements des corps d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et de leurs parcs. A Maubeuge, devant Mayence et Manheim, je pouvais compter les pièces de canons dans les redoutes et sur les remparts, à la vue simple. Ce qui cause une impression à laquelle on a besoin de s'accoutumer, c'est le bruit que fait le ballon lorsqu'il est comprimé par les coups de vent répétés; il s'y forme une concavité plus ou moins grande, suivant la force du vent. Lorsque le coup de vent a passé, le ballon reprend sa forme, par l'élasticité qui était comprimée, avec une telle vitesse, que le bruit ou coup de fouet du taffetas se fait entendre à une grande distance, ce qui ferait craindre sa rupture, s'il n'était pas retenu par le filet.

"Du reste, cet accident ne m'est jamais arrivé, quoique je me sois souvent servi d'un ballon dont le taffetas avait perdu presque toute sa force. Pendant que j'étais à 150 toises d'élévation, pour une reconnaissance sur les bords du Rhin, un frisson épouvantable me força, pour la première fois, de m'asseoir dans ma nacelle; il fut suivi d'une fièvre violente qui me mit aux portes du tombeau.

"A Frankenthal, où j'avais fait un établissement, mon lieutenant prit le commandement de ma compagnie, et passa le Rhin; dans la première nuit, son ballon fut criblé de chevrotines et mis hors de service.

"Celui que conduisait le capitaine commandant la première compagnie, que plusieurs bombes et boulets n'avaient pu démonter devant Ehrenbreitstein, après avoir passé le Rhin, après avoir construit un fourneau et rempli un ballon de 30 pieds, celui là fut également percé de plusieurs balles.

"Forcé de prendre un congé, j'étais à peine en convalescence lorsque je rentrai à Paris. Je fus élevé, en arrivant, au grade de chef de bataillon, et je repris la suite de mes travaux à Meudon.

"On se servit encore pendant quelque temps de la troupe des aérostiers, surtout en Egypte, ce qui étonna beaucoup les musulmans, et servit à Bonaparte à leur imprimer une terreur utile. Conté, le directeur de l'établissement aérostatique de Meudon, l'avait suivi dans son expédition.

"Mais une circonstance malheureuse vint arrêter le développement de cette école, qui, bien dirigée, aurait pu rendre les plus grands services; le 16 décembre 1804, au moment où le bouquet du feu d'artifice du couronnement s'élevait dans les airs, un ballon pour lequel on avait fait remettre au citoyen Garnerin, aérostier des fêtes publiques, une somme de 23,000 francs, partit emportant avec lui une couronne, illuminée en verres de couleur.

"Le lendemain, le ballon passait au-dessus de Rome, et allait tomber dans le lac Bracciano, après s'être accroché un instant au tombeau de Néron. Depuis ce temps, l'empereur détesta Garnerin et les ballons, l'école de Meudon fut abandonnée, et Garnerin perdit sa place."

Ce dernier trait du récit du colonel Coutelle n'est pas le moins curieux. Il n'en fallait pas davantage dans l'esprit superstitieux de Napoléon pour condamner sans appel et ballons et aérostiers, et la science tout entière de la navigation aérienne.

UNE FEMME SAUVAGE.—Il est à craindre, dit le *Courrier des Etats-Unis*, que la conclusion de la paix ne produise une diminution trop sensible dans les matières intéressantes que les journaux pouvaient servir à leurs abonnés pendant la guerre. La politique intérieure est sans attrait, et la saison des canards est pas encore *excitements*. C'est peut-être pour obvier tout d'abord à cet inconvénient que l'un de nos confrères du Canada vient de découvrir ou d'inventer une femme sauvage.

"Elle a été vue, pour la première fois, dit le *News* de Kingston, le 12 courant, par deux chasseurs. Elle se tenait près d'un ruisseau, et les chasseurs la prenant pour une femme du voisinage qui se baignait, car elle était entièrement nue, ne se montrèrent pas d'abord. Ils affirment qu'elle était presqu'aussi noire qu'une négresse, mais qu'elle a les traits d'une blanche. De stature moyenne, elle semble avoir de 40 à 50 ans. Quand ils approchèrent assez près pour être aperçus, elle bondit comme un daim, sautant parfois de 10 à 15 pieds. Les chasseurs la poursuivirent, mais la perdirent presqu'aussitôt dans les bois. Ils revinrent donc chez eux, raconter leur incroyable histoire.

"Le lendemain, six hommes se mirent en quête, et fouillèrent les bois d'alentour. Vers 4 heures de l'après midi, ils se préparaient à revenir, lorsqu'ils furent surpris par un bruissement de branches, et aperçurent leur gibier humain qui fuyait. Tous s'élancèrent après elle, mais en un clin d'œil elle était lancée et disparut.

"Aujourd'hui, une douzaine d'hommes se sont mis encore à sa poursuite, et vers midi, M. Elson la vit de si près qu'il croyait la tenir; mais elle le planta là vivement, et bondissant pardessus une fondrière, il s'y est pourtant embourbé. Ce dernier assure qu'il a trouvé sur le bord, les restes d'un chat (sauvage aussi, cela va sans dire) qu'elle avait dépouillé et à demi mangé. Depuis lors, tous les gens du voisinage de Bishop Mill, où l'aventure s'est passée, se disposent à faire une battue générale pour s'emparer de cette curiosité humaine."

Le *News* a pu sans difficulté faire avaler la moitié d'un chat à la femme sauvage; mais il trouvera moins facile de faire avaler la femme sauvage à ses lecteurs.

FEUILLETON.
LES MORMONS.

XIV.

CARTES SUR TABLE!—Suite.

Un assez long silence suivit ces dernières paroles de Hiram-Harris. Le Batteur d'Estrade, absorbé dans ses pensées, paraissait ne pas se douter ou ne pas se soucier de l'examen dont il était l'objet de la part de son interlocuteur. Enfin, sortant de ses réflexions:

—Monsieur Hiram-Harris, dit-il froidement, l'indignation n'est souvent que l'écho de l'orgueil. Ma réponse sera donc dépouillée de tout commentaire, de tout développement. Je refuse simplement votre association.

—Alors, c'est la guerre que vous voulez, Senor?

—Non, je ne la désire pas, mais je l'accepterai. Tenez, monsieur Hiram-Harris, continua Joaquin Dick avec une sorte d'humilité, abaissons notre discussion, et, au lieu de nous égarer dans le royaume des chimères, occupons-nous plutôt de l'infime réalité! Parlons de Miles de Rosne.

—Vous m'avez accordé votre attention; à mon tour, je dois vous écouter. Expliquez-vous donc, Senor.

—Rassurez-vous, monsieur, je n'ai nullement l'intention d'en appeler à votre générosité: je ne m'adresserai qu'au spéculateur, qu'à l'égoïste, et les seules raisons que je ferai valoir, seront celles qui ne blesseront en rien, tout au contraire même, votre intérêt. J'entre brusquement en matière. Vous devez comprendre que la réalisation de vos projets—j'évite avec soin les épithètes,—est devenue aujourd'hui impossible!... Il vous faudrait pour arriver jusqu'à Miles de Rosne, enjamber cadavre sur cadavre. Entre ces pauvres enfants et vous il y a Georges, il y a Grandjean, il y a les vingt aventuriers que nous avons amenés!... J'admets que vous ne reculiez pas devant cette hécatombe humaine. J'admets même—hypothèse insensée et sacrilège—que Miles de Rosne, fascinées par une force supérieure à leur volonté, franchissent le seuil de votre demeure, vous figurez-vous que je vous laisserai, moi, profiter en paix de votre victoire?.... Non.... mille fois non!... Il y a non loin de vous, dans les solitudes de l'Orégon, du Kansas, et même dans celles de votre propre territoire d'Utah, des tribus guerrières de Peaux-Rouges indomptées. Si ces Indiens sont aujourd'hui [illegible] vous avez [illegible] pour vous assurer leur neutralité. Que demain je frappe à la porte de leurs wigwams, moi Joaquin Dick, le Batteur d'Estrade, qu'ils craignent et qu'ils aiment; que je leur donne de l'eau-de-vie et de la poudre, et je réponds qu'avant une semaine d'ici vos moissons seront dévastées et vos fermes incendiées. [illegible] franchir l'enceinte de Deseret! Une effroyable famine changera la ville maudite en un immense tombeau!.... Vous rêvez aujourd'hui un royaume, Hiram-Harris.... Dans un mois d'ici, si telle est ma volonté, vous [illegible] vos vastes projets pour un morceau de pain....

Joaquin Dick s'arrêta tout à coup; il sentait la colère l'envahir, et il en redoutait les effets. Hiram Harris l'observait d'un air d'ironique satisfaction; il mit son silence à profit pour reprendre la parole.

—Qu'est donc devenue, Senor, lui dit-il, votre confiance absolue dans la Providence? Cette confiance, si j'ai bonne mémoire, était, il y a bien peu de temps encore, votre seule arme défensive. Aujourd'hui vous y joignez le secours de hordes de sauvages. Du reste, ce nouveau langage vous sied mieux que celui d'autrefois; c'est bien ainsi que doit parler Joaquin Dick, le Batteur d'Estrade. Je ne vous cacherai pas que vos menaces me semblent très sérieuses; j'ajoute toutefois que je ne les prendrai pas en considération. La plus ou moins grande importance d'un résultat n'est rien pour moi; ce qui le constitue, avant tout, c'est la violence de mes désirs. L'on ne vit qu'une fois; je ne tiens pas à la gloire, mais je veux être heureux!... Ainsi donc, comme Miles de Rosne sont...

—Assez.... taisez-vous! interrompit Joaquin Dick avec une extrême vivacité.—Je vous en conjure, ne me tentez pas!.... Vous raffermissez ma confiance à Dieu, Monsieur; sans elle, vous ne seriez plus.... Il y a cinq minutes déjà que je vous aurais poignardé; je vous le répète, ne me tentez pas.... ne me tentez pas!....

Les lèvres du Batteur d'Estrade étaient devenues pâles; son regard ardent avait pris une fixité extraordinaire; ses muscles, agités par des frissons, laissaient deviner la nerveuse souplesse de son corps; le médium le contemplait avec une admiration sincère et une espèce de crainte respectueuse.

—Je m'explique maintenant l'influence immense que vous avez exercée pendant tant d'années sur les hôtes farouches du désert, lui dit-il, vous êtes, Senor, de la nature des lions.

Ce compliment changea la sourde colère de Joaquin Dick en une tristesse mêlée de découragement.

—Je ne vous ai pas menacé, Monsieur Hiram Harris, répondit-il, je vous ai prié! Ne rendons pas, par notre faute, cet entretien plus pénible encore qu'il ne l'est déjà par sa nature...... Quant à moi, j'ai hâte de le terminer!.... Prêtez-moi toute votre attention; je n'abuserai pas de votre patience.

—Je vous écoute, Senor.

—Vous vous êtes vanté tout à l'heure de la scrupuleuse rigidité avec laquelle vous tenez à votre parole...... Je vous crois..... Il faut bien que vous vous rattachiez par un lien quelconque à l'humanité! Eh bien! voulez-vous me promettre de répondre avec une franchise entière aux questions que je vais vous adresser? C'est le mode le plus prompt et le plus efficace pour mener à bonne fin notre conversation. Inutile d'ajouter que si ces questions vous embarrassent, vous aurez le droit de garder le silence...... Ce que je demande, c'est que vous ne mentiez pas.......

—Je vous le promets.

—Vos sentiments pour Miles de Rosne sont toujours les mêmes?

—Toujours.

—L'amour propre n'entre pour rien dans l'obstination que vous mettez à donner suite à vos projets?

—Pour rien!

—Si, comme j'en ai la conviction intime, tous vos moyens de séduction ou de fascination,—peu importe le mot,—échouent auprès de Miles de Rosne, aurez-vous recours à la violence?

—A la violence physique: non; à une violence morale: oui.

—C'est intimidation que vous voulez dire?

—Soit!.... puisque autrement vous ne me comprenez pas!....

Joaquin Dick sourit tristement.

—Laissons de côté les ridicules fourberies du médiumisme, reprit-il. Ainsi, Monsieur Hiram Harris, voilà qui est bien entendu, bien convenu. Vous n'attenterez pas à la liberté de Miles de Rosne; vous renoncez à un enlèvement?

—Je ne puis renoncer à un projet que je n'ai pas, Senor; mais je puis m'engager, s'il se présentait jamais à ma pensée, à ne pas le mettre à exécution.

—Eh bien! cet engagement, le prenez-vous?

—A une condition.

—Laquelle?

—C'est que, de votre côté, vous n'essayerez ni de rompre la paix que j'ai faite avec les Peaux-Rouges, ni de me susciter des ennemis à l'intérieur.

—C'est trop juste.

—Laissez moi achever........ c'est que si jamais Martha ou Hélène viennent, de leur propre mouvement, se confier à ma tendresse, vous n'essaierez pas de vous venger de ma réussite, quand bien même vous seriez froissé dans vos sentiments les plus intimes et les plus chers!

—Je vous le jure! répondit Joaquin Dick avec une sorte d'embarras qui n'échappa pas à la sagacité du médium.

XV.

LA DÉCLARATION DE GUERRE.

Malgré le désir qu'il avait témoigné de terminer au plus tôt l'entretien, le Batteur d'Estrade ne paraissait pas se disposer à prendre congé de Hiram Harris. Contrairement à son habitude, il semblait gêné et indécis.

Après une hésitation visible et qui surprit le médium, il renoua la conversation.

—Monsieur, lui dit-il, il est un point que des explications vous avez laissé dans l'ombre, et qui cependant, je vous l'avoue, excite ma curiosité. Oh! cela n'a pas le moindre rapport avec les intérêts qui nous divisent...... Je vous le répète, ma curiosité seule est en jeu. Vous m'avez, sans doute, déjà compris?

—Parfaitement, répondit Hiram Harris avec une bonhomie pleine de finesse et qui marquait une certaine ironie, vous voulez parler de ma qualité de médium?

—Oui!

—Voyez, Senor, quelle est l'irrésistible fascination qu'exercent sur les esprits le merveilleux et le surnaturel, puisque vous, si fort au-dessus de la plupart des hommes, vous subissez son influence!.... Qu'attendez-vous de moi? que je vous initie à un monde supérieur? Ce serait une trop longue étude!.... Que je vous communique une partie de ma puissance? Cela dépend de ma générosité!....

—Mes exigences ne sont pas aussi grandes, Monsieur. Je désire seulement que vous m'affirmiez, en me regardant bien en face, que vous croyez vous-même au pouvoir que vous vous attribuez.

—Oui, j'y crois; et chaque jour j'en fais usage.

—Ainsi, vos évocations des morts ne sont pas d'adroites jongleries?

Hiram Harris resta silencieux.

Joaquin Dick se mit à réfléchir; puis, sautant tout à coup à moitié de son fauteuil, par un mouvement saccadé, et enveloppant d'un lumineux regard le médium, s'il est permis de s'exprimer de la sorte:

—Je vous défie d'enfreindre pour moi et devant moi les lois de la nature! s'écria-t-il. Je vous défie de soulever les pierres des deux tombeaux qui renferment tout ce que j'ai aimé sur la terre.

—Vous voyez bien que vous n'êtes qu'un imposteur, ajouta-t-il, après avoir vainement attendu une réponse. Dieu ne permet pas que l'on touche à ses anges!....

Joaquin Dick se tut l'espace de quelques secondes.

[A continuer.] PAUL DUPLESSIS.

Sociedad Española de Beneficencia Mutua.

Los miembros que la componen, se reunirán esta tarde, á las 5 en punto, en casa del Sr. Presidente, No 275, calle Condé, para acompañar los restos mortales del finado socio Dn CAYETANO MARSAYA, natural de Italia. Se recomienda la mas puntual asistencia.
Nueva Orleans, y agosto 3 de 1859.
De orden del Sr. Presidente.
J. DE MONASTERIO, Secretario

Sociedad Menorquina de Beneficencia.

Los miembros de esta Sociedad se reunirán hoy á las 4 1/2 h. de la tarde, á la esquina Tolosa y Rampart, para asistir al entierro del socio JUAN MATEO FEBRER, fallecido ayer á las 7 1/2 de la tarde.
Nueva Orleans, 3 Agosto 1859.
De orden del Presidente,
R. VALLS, Secretario.

Décédé hier soir, à 7 heures et demie, à l'âge de 46 ans, G. M. FEBRER, natif de Mahon (Espagne). Les amis et connaissances des familles Febrer et Gandolfo sont priés d'assister à ses funérailles, qui auront lieu cette après midi à 5 heures. Le corps est exposé rue Villeré, entre Columbus et Victoire.

Les membres de la Loge Maçonnique Bienville No 41, ainsi que tous les membres du Rite Ecossais Ancien et accepté, sont invités à y assister.

Le ver solitaire tué par le célèbre Vermifuge du Dr McLane.

New-York, 2 août 1852.

Une dame de cette ville déclare qu'après avoir pris le Vermifuge du Dr McLane, préparé par Fleming Bros, de cette ville, elle a rendu un ver solitaire de 60 pouces. [illegible]

FLEMING BROS.

L'ESTOMAC PRÉPARÉ [illegible]

L'AFFAIBLISSEMENT GENERAL DES FACULTES [illegible]

J. WRIGHT & Co, Nos 21 et 151, rue de Chartres.

SAUVEZ VOS JARDINS. [illegible]

BARNES & PARK, New-York.

E. PRADEL,
66, rue St-Charles, 66.
FABRICANT d'instruments de chirurgie, bandages, appareils orthopédiques, [illegible]

E. PRADEL
66........RUE ST CHARLES........66
COUTELLERIE!—COUTELLERIE
AUX BAS PRIX DE LA VILLE.
AYANT reçu un grand assortiment de Coutellerie [illegible]

LIBRAIRIE FAYA.
Reçu par le steamship Grenada [illegible]

AVIS SPECIAL. [illegible]

Actualités de la guerre d'Italie.
REÇU PAR G. DUPUY, No 51 entre St rue Royale.
Grande Carte en relief du théâtre de la guerre, la meilleure et la plus grande qui ait paru à la Nouvelle-Orléans.
Le portrait des Maréchaux: Randon, Pélissier, Duc de Magenta, Niel, Canrobert et Garibaldi.
Lithographies représentant les Batailles de Montebello, Magenta, Marignan.
A vendre à des prix réduits.

Consulat de France.
AVIS MENSUEL—AOUT 1859. [illegible]

[illegible]

PAUL E. THERARD,
AVOCAT,
No 34, rue Royale.

ACCOUCHEUSE. [illegible]

ATTENTION
Le shérif offrira en vente aujourd'hui, à 10 1/2 heures, sur les lieux, rue Nayades No 106, entre Melpomène et Terpsichore, 3me District: des meubles, etc.
A la même heure, rue du Bassin, entre Toulouse et St Pierre, 2e District: Le fonds et l'ameublement d'une pharmacie. Voir aux avis.

Nous sommes autorisés à annoncer que M. J. E. BOULIGNY est candidat à la place de Représentant du Premier District au Congrès—sujet à la nomination du Parti Américain.

Clubs Américains-Unis. [illegible]

SOCIÉTÉ DE BIENFAISANCE DES FILS DE LA LOUISIANE. [illegible]

AVIS. [illegible]

BANQUE DES CITOYENS DE LA LOUISIANE. [illegible]

PHARMACIE. [illegible]

Nourrice à louer. [illegible]

[illegible]

JAMES H. PUTNAM, FACTEUR DE COTON ET DE SUCRE. [illegible]

Nourrice. [illegible]

THÉODORE DARRIGER, Coin St Philippe et Royale, et rue des Remparts. [illegible]

NÈGRES A VENDRE. [illegible]

Changement de Bureau. [illegible]

HOTEL St LOUIS. [illegible]

Nattes, Toile cirée, Tapis No 19, RUE DE CHARTRES. [illegible]

Annonce importante aux dames.

MARCHANDISES SECHES DE CHOIX
A VENDRE A L'AMIABLE

Ayant fixé le prix de mon stock entier à environ moitié au-dessous des prix ordinaires afin de faire place pour mes marchandises du commencement de l'automne, une excellente occasion est offerte aux personnes qui ont besoin d'articles élégants à moitié prix. [illegible]

LE TOUT SERA VENDU A L'AMIABLE ET A UNE IMMENSE RÉDUCTION.

[illegible]

JOHN TODD,
Nos 12 & 14, rue de Chartres

Banque de l'Etat de la Louisiane. [illegible]

Aux Propriétaires et Entrepreneurs [illegible]

Papiers peints! Papiers peints! [illegible]

PAPIERS PEINTS Vor HEBERT & Cie. [illegible]

197......Rue Royale......197
Alfred Chol.
PAPIERS PEINTS. [illegible]

Vor HEBERT & Cie. LIBRAIRES FRANÇAIS, 148 rue de Chartres. [illegible]

PAYAN & CARHART, [illegible]

QUARTIER GENERAL.
[illegible]

Bataillon d'Artillerie d'Orléans. [illegible]

Banque de la Louisiane. [illegible]

Avis. [illegible]

$24 SEULEMENT POUR APPRENDRE LA LANGUE ITALIENNE. [illegible]

Mademoiselle MAUD, LA GRANDE PHRENOLOGISTE, ASTROLOGUE, ET MEDECIN, No 58, rue Bourgogne, Entre les rues Bienville et Conti. [illegible]

AVIS. [illegible]

T. BACHELIER, Nos 26 et 30, rue des Ursulines. [illegible]

Cigares de la Havane, au prix courant [illegible]

A LOUER. [illegible]

[illegible]

VINS. [illegible]

Collège St Joseph. Bardstown, Kentucky. [illegible]

COLLÈGE COMMERCIAL
Aux Négociants et aux Parents [illegible]

AVIS. [illegible]

J. H. & JOHN E. HOLLAND, AVOCATS.
J. H. HOLLAND, NOTAIRE PUBLIC ET COMMISSAIRE DE L'ETAT DU TEXAS, Rue St-Charles, No 72.

Avis. [illegible]

MAISON S. GUITTARD [illegible]

A vendre. [illegible]

A Louer. [illegible]

HOTEL D'EUROPE. [illegible]

AVIS. [illegible]

BONNE OCCASION POUR FERBLANTIERS. [illegible]

Conservez vos dents. J. A. CAMADAVANT, [illegible]

[illegible]